

Graffitis et lambris chics

Marché de l'art

VOILÀ ENCORE une vingtaine d'années, on n'aurait guère imaginé des graffitis dans les lambris chics d'une maison des ventes. Evolution des mentalités oblige, Artcurial disperse, le 6 juin (*), un ensemble d'œuvres des pionniers du graff.

Dès les années 1970, la rue apparaît comme un lieu de revendication des minorités et une formidable rampe de lancement pour les artistes. Sous le pseudonyme de Samo, Jean-Michel Basquiat (1960-1988), âgé de 16 ans, apposait sa griffe sur les rames du métro new-yorkais. Elevé à la même époque à Harlem, John Andrew Perello, alias JonOne, revendiquait pour sa part les influences artistiques de Jackson Pollock (1912-1956). Artcurial propose, le 6 juin, une de ses toiles de 1993 estimée 15 000 euros. De même, Lenny Mc Gurr,

ISSU DE LA CULTURE HIP-HOP, CET ART DE RUE, AUTREFOIS MARGINALISÉ, EST DEvenu TENDANCE. ET VENDEUR

dit Futura 2000, a joué sur une veine proche de l'abstraction lyrique. Chez Artcurial, il faudra compter dans les 4 000 euros pour emporter plusieurs de ses toiles, collectionnées par la styliste Agnès B.

Si les amateurs américains ont vite assimilé cette pratique, les Français ont tardé à comprendre ce langage au parfum d'illégalité. Comme l'écrivent Stéphanie Lemoine et Julien Terral dans le livre *In situ* (Broché, 2005), il y aurait, « d'un côté, un art populaire, porté par des artistes comme Miss Tic ou Mesnager, plus ou moins toléré des pouvoirs publics, souvent plébiscité par les habitants. De l'autre, le graffiti, sale, teigneux, assimilé au crachat des classes dangereuses et dont la longévité n'a pas vraiment corrigé l'image ».

La galeriste Magda Danysz considère le graffiti comme le dernier mouvement du XX^e siècle boycotté par les instances officielles de l'art. Malgré les réticences, il a toutefois intégré les collections du MoMA à New York et du Victoria & Albert Museum de Londres.

Le futur Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée à Marseille développe aussi une section dédiée à cette expression. Un lord écossais a même confié quelques façades de son château de Kelburn à des graffeurs brésiliens !

Certains artistes sont aujourd'hui rattrapés par la spéculation. En avril, une toile du Britannique Banksy a décroché le record de 288 000 livres sterling (421 116 euros) chez Bonhams ! Coqueluche des people, cet artiste jouit d'une notoriété telle que la municipalité de Bristol a choisi de



Collage sur mur de Shepard Fairey, dit Obey. 600 x 310 cm, Paris, 2006. GALERIE MAGDA DANYSZ

préservier ses graffitis. En avril, ses fans ont crié au scandale lorsque des agents de nettoyage londoniens ont effacé par mégarde un de ses graffitis représentant John Travolta et Samuel L. Jackson, acteurs

LES ŒUVRES DE CERTAINS GRAFFEURS SONT EXPOSÉES AU MOMA À NEW YORK

du film *Pulp Fiction*, tenant des bananes en guise d'armes.

D'autres artistes sont aussi plébiscités à l'image de Swoon, repérée en 2005 par le célèbre marchand new-yorkais Jeffrey Deitch. Depuis, le MoMA lui a acheté trois de ses œuvres. Celles-ci se négocient actuellement autour de 5 000 dollars à la Galerie L.J. Beaubourg.

A une échelle moindre, des artistes comme Fafi et Miss Van sont toutes deux reconnues pour leurs lolitas aussi sexy que boudeuses. Les prix de Miss Van s'échelonnent de 4 000 à 20 000 euros chez Magda Danysz, alors que, voilà sept ans, ses premières toiles plafonnaient à 900 euros. Si les cotes grimpent, c'est que le graffiti est devenu « tendance » à l'image du hip-hop en général. Les graffeurs sont du coup réquisitionnés par les grandes mar-

ques. Soutenue par la boutique Colette, Fafi a conçu des baskets pour Adidas.

D'autres incursions dans le monde de la publicité dérangent plus, comme le pochoir de Miss Tic sur les camions Ucar. « Quand des artistes affichent des discours très anarchistes, c'est difficile de comprendre pourquoi ils s'orientent vers des supports commerciaux », observe Adeline Jeudy, codirectrice de la galerie L.J. Beaubourg.

Doit-on s'inquiéter de cette captation par le commerce ? « C'est une façon de s'adresser à un public qui n'a pas la culture de l'art. Il y a d'un côté un merchandising intelligent et de l'autre un mercantilisme », défend le collectionneur Thierry Froger. Mais en quittant les palissades pour investir les tableaux ou les sacs à main, le graffiti ne s'est-il pas embourgeoisé ? « Les artistes savent que pour exister sur le marché de l'art, ils doivent récu-

pérer les matériaux traditionnels. Le côté revendicatif peut disparaître quand on passe sur la toile, qui a une vertu décorative », convient Arnaud Oliveux, spécialiste d'Artcurial.

Certains se contentent d'ailleurs d'un simple copié-collé, en transposant tels quels sur toile les motifs qu'ils déploient sur les murs. Les graffeurs les plus inventifs n'ont toutefois pas rompu avec le macadam. Ils gardent aussi une générosité, caractéristique de l'art de la rue. Pour que son œuvre reste accessible à un grand nombre, l'Américain Shepard Fairey, alias Obey, produit régulièrement des sérigraphies à 100 exemplaires vendues pour 30 dollars. ■

ROXANA AZIMI

(*) Rens. 01-42-99-16-16
Galerie Magda Danysz,
78, rue Amelot, 75011 Paris.
Galerie L.J. Beaubourg,
23, rue du Renard, 75004 Paris.



« Space Girl and Bird » (1975), de Banksy. Vendu 421 116 euros.